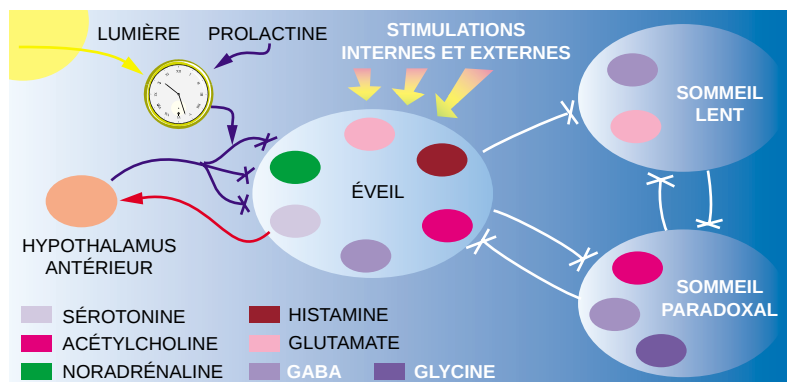




4. LES INSOMNIES résultent d'une inhibition insuffisante de l'éveil (à gauche une publicité pour un somnifère : «Ne soyez plus le seul éveillé quand toute la ville dort, prenez...»). Le système de l'éveil est assuré par plusieurs neurotransmetteurs excitateurs activés par les stimulus externes ou internes. Le système de l'éveil empêche le sommeil de se déclencher (les inhibitions sont schématisées ci-dessus par les croix). Quand ce système est mis au repos par le système anti-éveil localisé dans l'hypothalamus, les inhibitions exercées sur les neurones du sommeil lent et du sommeil paradoxal sont levées. C'est le système de l'éveil lui-même qui active le système anti-éveil, par l'intermédiaire d'une de ses composantes : la sérotonine.

Certaines personnes ne s'endorment que très tard, et ce retard de phase de l'horloge biologique est souvent interprété comme une insomnie. Il réduit, effectivement, le temps de sommeil (quand la personne doit se lever pour aller travailler), ce qui entraîne une somnolence diurne excessive, avec son cortège d'effets indésirables : une inattention, une baisse de l'efficacité physique et intellectuelle, voire des accidents.

Quelles conséquences cliniques tire-t-on de ces constatations ? L'approche thérapeutique proposée est souvent comportementale : plus de la moitié des insomnies sont améliorées, sinon guéries, quand le médecin explique simplement aux patients comment se déroule une nuit de sommeil et quand il prodigue quelques conseils d'hygiène de vie (avoir une alimentation équilibrée, pratiquer un exercice physique modéré et régulier, mais pas le soir, ne pas boire de boissons excitantes en fin d'après-midi, se lever tous les jours à heure fixe, etc.).

En cas d'échec, le médecin aidera le patient à rechercher les causes de la stimulation excessive du système de l'éveil, et prescrira éventuellement des médicaments stimulant le système anti-éveil : pour réhabituer les insomniaques à dormir, la prescription de somnifères pendant quelques jours est parfois nécessaire. La majorité des somnifères agit en se fixant sur des récepteurs GABA, c'est-à-dire en activant un circuit inhibiteur : le réseau de l'éveil est inhibé, mais ces somnifères ont l'inconvénient de perturber d'autres cir-

cuits, comme celui de la mémoire et de l'humeur. De surcroît, de nombreux somnifères entraînent une dépendance dont les personnes traitées doivent être averties. L'arrêt du médicament doit être progressif pour éviter le syndrome de sevrage (anxiété, cauchemars, insomnie). Une meilleure connaissance de la constitution du récepteur GABA permettra aux pharmacologues de mettre au point des molécules qui agiront plus spécifiquement sur le système anti-éveil.

Les hypersomnies

La narcolepsie est caractérisée par des accès invincibles de sommeil durant la journée, parfois accompagnés de paralysie musculaire (catalepsie), à l'origine d'accidents de la route ou du travail. Les émotions ou les horaires irréguliers de sommeil favorisent les crises chez les personnes génétiquement prédisposées. La narcolepsie est vraisemblablement un trouble du contrôle du système permissif du sommeil paradoxal. Des traitements pharmacologiques (notamment le modafinil) normalisent les accès narcoleptiques.

Les hypersomnies (lorsque la durée du sommeil dépasse 12 heures) résultent parfois d'une hypoactivité du réseau de l'éveil, ou d'un hyperfonctionnement du système anti-éveil. Seule une approche pharmacologique est aujourd'hui envisageable : de nombreuses molécules stimulent les composantes du réseau de l'éveil, mais on ne dispose pas encore de substances qui réduisent spécifiquement l'acti-

vité du système anti-éveil. Ces hypersomnies diffèrent de la somnolence diurne excessive, due au manque de sommeil ou à la perturbation du déroulement du sommeil nocturne par des troubles associés au sommeil, tels que des apnées ou le syndrome des jambes sans repos.

Les différentes pièces qui constituent le puzzle du sommeil se mettent en place. Aujourd'hui, les recherches sur la fonction du sommeil paradoxal et du rêve reposent sur l'étude, chez l'animal, d'hypersomnies déclenchées par des substances pharmacologiques plutôt que sur les privations de sommeil, dont on ne contrôle pas tous les paramètres. Ces études nous révéleront peut-être pourquoi le sommeil paradoxal est apparu si tardivement au cours de l'évolution, avec les oiseaux et les mammifères.

Jean-Louis VALATX est directeur de recherche à l'unité INSERM U 480, dirigée par Raymond Cespuglio, à l'Université Claude Bernard de Lyon.

J.-L. VALATX, *Régulation du cycle veille-sommeil*, in *Le sommeil humain*, sous la direction de O. Benoit et J. Foret, Masson éditeur, pp. 25-37, 1995.

J.-S. LIN et M. JOUVET, *Potential Brain Neuronal Targets for Amphetamine-, Methylphenidate-, and Modafinil-Induced Wakefulness, Evidenced by c-fos Immunocytochemistry in the Cat*, in *Proc. Nat. Acad. Sci. USA*, vol. 93, pp. 14128-14133, 1996.

M. JOUVET, *Les mécanismes de l'éveil*, in *Arch. Physiol. Biochem.*, vol. 104, pp. 762-769, 1996.

Les Araméens

LUC BACHELOT

Dans des sites bientôt noyés par la construction d'un barrage, les découvertes archéologiques renouvellent notre vision du monde araméen, de son organisation sociale, de ses coutumes et de ses écritures.

L'araméen évoque l'univers biblique. Jésus parlait araméen et la presque totalité du Talmud de Babylone fut rédigée en cette langue. Du VIII^e siècle av. J.-C. à la conquête d'Alexandre le Grand (III^e siècle av. J.-C.), de l'Indus à la Méditerranée, l'araméen était la *lingua franca* des habitants de ces régions. Durant la période romaine, elle était encore pratiquée dans de nombreuses communautés du Moyen-Orient et elle survit aujourd'hui encore dans quelques villages syriens (Mahallulla à proximité de Damas) et dans les collines

du Tur Abdin, entre la Turquie et la Syrie.

Pourtant les Araméens nous ont laissé peu de documents. De 1995 à 1997, les découvertes spectaculaires d'une équipe d'archéologues et d'historiens franco-italo-syrienne sur le site de Tell Shioukh Faouqâni (haute vallée de l'Euphrate, Syrie) apportent des informations de première main sur le monde araméen.

Ainsi dans les décombres d'une maison datant du VII^e siècle, avons-nous trouvé un lot d'archives privées comprenant des tablettes d'argile ins-

crites entièrement en caractères cunéiformes assyriens, d'autres en caractères alphabétiques araméens, d'autres encore mêlant les deux systèmes d'écriture. La rareté des tablettes écrites en araméen et leur présence conjointe, au sein d'un même lot d'archives, avec des tablettes cunéiformes font l'intérêt exceptionnel de cette découverte. Le corpus total des textes araméens sur argile ne comprend que quelques dizaines d'exemplaires (une soixantaine peut-être!), alors que, toutes périodes confondues, des centaines de milliers de textes cunéiformes ont été



Luc Bachelot

1. TABLETTE ARAMÉENNE du VII^e siècle av. J.-C. Découvert en 1995, c'est le plus long document en langue araméenne connu. Ci-dessus, une partie de la maison où cette tablette a été trouvée. Le texte décrit un prêt contre un homme donné en gage ; le prêteur au nom local, Se'-usnî, traite avec les occupants assyriens. La traduction est de F. M. Fales : Sceau de ... 'I et Miyâ et Palti hommes de l'armée du roi des Benê-Zaman, qui donne en gage un homme, Pashâ,... à Se'-usnî, pour huit sicles [poids] d'argent. On ne pourra se retourner contre Se'-usnî. Si quelqu'un achète l'homme, le prix (sera) d'une mine et un intérêt d'une demi sera suffisant, mais si l'homme travaille pour Se'-usnî, l'acquéreur donnera la compensation de deux tiers de son offre. Quiconque parjurera, sera responsable sur la vie du roi [auquel il est lié] par son serment de loyauté. S'ils rendent la somme, ils ramèneront l'homme. Quiconque prête sa faucille [participe à la récolte] pour la moisson (voit sa dette levée)... Témoins : Hadd-... fils de ... et témoins : Sin-Zabad, le batelier et (A)num (?) -mare' et Se-izrî et Hassan et Palat'-el de tarbusibi, Mulles-ibni, Ma se (...) Hana, "Aplad-sagab fils de Sassi-ili.

sauvegardés. Les documents écrits en araméen sont très rares : écrits sur des matériaux périssables, papyrus ou parchemins, ils n'ont pas résisté au temps. Seules ont traversé les siècles les inscriptions sur pierre (sur la statue essentiellement) et sur argile. Pourtant depuis le VIII^e siècle, l'empire des Assyriens, qui s'étend sur la quasi-totalité de la Mésopotamie, du Zagros, la chaîne montagneuse qui sépare l'Iraq de l'Iraq actuels, à la côte méditerranéenne, avait adopté l'araméen.

À la cour du roi, par exemple, les textes étaient rédigés en deux langues et inscrits selon deux systèmes d'écriture : en akkadien avec caractères cunéiformes et en araméen avec caractères alphabétiques. Une fresque qui ornait les murs du palais du roi assyrien à Til Barsip, l'actuel Tell Ahmar situé sur les bords de l'Euphrate, à une quinzaine de kilomètres en aval de Tell Shioukh, et datant du VIII^e siècle av. J.-C., montre deux scribes côte à côte, écrivant l'un sur une tablette d'argile, l'autre sur un support souple, sans doute un papyrus (voir la figure 5).

Le choix d'un support particulier pour noter chacune des langues a été déterminé par des contingences matérielles. Les signes cunéiformes, composés uniquement d'éléments rectilignes, s'impriment dans l'argile fraîche au moyen d'un stylet taillé en coin (= *cuneus* en latin), d'où leur vient leur nom, alors que l'araméen, qui comprend des signes plutôt curvilignes, devait être dessiné. Une pointe trempée dans l'encre, s'appliquant sur un support souple, convenait mieux à ce type de tracé. Un tel document avait en outre l'avantage d'offrir plus de place au scribe, tout en étant plus léger et donc plus facilement manipulable qu'une tablette d'argile.

Cette commodité d'emploi a lourdement handicapé les historiens, privés d'une documentation à jamais disparue. Fort heureusement, certains scribes notèrent l'araméen sur des tablettes d'argile. On s'interroge sur les raisons de ce choix : peut-être la disponibilité constante du matériau servant à la confection d'une tablette les

2. SUR LA STATUE D'UN ROI ARAMÉEN de Guzana, en Syrie du Nord, est gravé l'un des plus longs textes bilingues assyro-araméens : une supplique du roi de Guzana au dieu de l'orage, Hadad, pour avoir longue vie et prospérité, suivie d'une malédiction pour tous ceux qui toucheront au monument.

Philippe Maillard



poussa-t-elle à cette pratique, alors que l'utilisation du papyrus ou du parchemin nécessitait l'acquisition et la préparation beaucoup plus longue et probablement plus coûteuse du matériau ? Par économie de temps et de moyens, les scribes utilisèrent en certaines occasions ce qu'ils avaient sous la main : un peu d'argile et un bout de bois ou de roseau pour écrire.

La découverte récente à Tell Shioukh Faouqâni de plusieurs tablettes araméennes constitue donc une véritable aubaine. D'autant que l'une est actuellement le plus long document dont nous disposons (voir la figure 1). Par ailleurs, deux autres tablettes nous ont permis de déterminer le nom ancien du site de Tell Shioukh Faouqâni.

La ville de Burmarina, est redécouverte

Le toponyme est indiqué sur une tablette par la séquence des cinq lettres BRMRN. L'écriture araméenne ne notant que les consonnes, restait à y intercaler les voyelles permettant de prononcer le nom. La clé fut donnée par les annales du roi assyrien Salmanasar III (858-824), qui mentionnaient la ville de Burmarina, précisément située dans la région du Bît Adini, c'est-à-dire celle qui, du Sud au Nord, s'étend de la grande boucle de l'Euphrate aux alentours de Karkemish. Le texte des annales décrit le violent affrontement, en 856 av. J. -C., entre le conquérant assyrien et les Araméens du Bît Adini, menés par un chef fougueux : Akhuni.

«Quittant la ville de Til Barsip – dit le texte – je m'avançai vers celle de Burmarina qui appartenait à Akhuni de la tribu du Bît Adini. J'assiégeai la ville, la pris et passai trois cents soldats par le fil de l'épée. Devant la ville, j'érigeai une pyramide de têtes coupées. Quittant la ville de Burmarina, je traversai l'Euphrate au moyen de radeaux faits de peaux de chèvres...»

Burmarina, précise ailleurs le texte, fut atteinte par les troupes assyriennes après une journée de marche. Les 15 kilomètres qui séparent les deux sites correspondent bien à la longueur d'une étape journalière d'une armée en campagne. Le nom de Burmarina était donc déjà connu par les annales assyriennes, mais nous ne savions situer précisément la ville sur une carte. C'est maintenant chose faite.

Les documents épigraphiques trouvés ces dernières années (150 documents découverts depuis 1995) datent tous de la fin de la période néo-assyrienne (VII^e siècle av. J.-C.). Ils constituaient une seule et même archive privée, composée de textes administratifs et juridiques écrits soit en araméen, soit en cunéiforme assyrien. L'une des tablettes cunéiformes porte la date de 676 av. J.-C., tandis qu'un autre fragment se réfère à une période antérieure à 648 av. J.-C., ce qui correspond au règne d'Esarhadon et au début de celui d'Assurbanipal.

Que nous transmettent ces textes? Plusieurs exemplaires (les araméens surtout) ont été utilisés comme étiquettes attachées à des contenants, des jarres probablement, ainsi que

le montrent les empreintes de ficelles et de tissus encore visibles sur leur revers. D'autres transcrivent soit des actes légaux (contrats de vente, prêts, etc.), en rapport avec les activités commerciales du propriétaire, soit de simples notes de comptabilité domestique. Contrairement aux documents cunéiformes, plusieurs mains et une grande variété de *ductus* caractérisent les textes araméens. Par ailleurs, nous avons pu observer que des surcharges graphiques (palimpsestes) ont été portées sur des tablettes déjà inscrites et sèches.

Dans ces archives, les tablettes cunéiformes assyriennes représentent la très grande majorité de l'ensemble. On compte de nombreux contrats de vente, des attestations de prêts d'argent surtout et de grains également. La graphie de ces documents est de bonne qualité, parfois même particulièrement soignée. Cette dernière caractéristique, associée à la mention des différentes parties et des témoins professionnellement liés au palais néo-assyrien de la capitale provinciale de Til Barsip, fait penser que Burmarina était un bourg dépendant de l'école scribale de la capitale provinciale toute proche. Par ailleurs, l'attestation fréquente du dieu lune Sin (écrite ici dans sa forme araméenne Se'), dont le centre culturel était Harran, témoigne de la vivacité du milieu culturel et religieux araméen.

Les caractères araméens peints sur les tablettes

Jusqu'à maintenant, l'étude des épigraphes araméennes sur tablettes concernait essentiellement les textes gravés sur argile, longs et monolingues, ou de simples «endos» sur la tranche de tablettes cunéiformes. La possibilité que, dès le VII^e av. J.-C., des inscriptions araméennes aient été portées à l'encre sur des tablettes d'argile avait déjà été envisagée, mais jamais aucun exemple de cette pratique n'avait encore été attesté.

Or, une douzaine de textes au moins, qui portent des traces de lettres peintes (ajouts portés dans les espaces libres du texte gravé en araméen ou endos sur des tablettes cunéiformes), ont été retrouvés cette année à Tell Shioukh Faouqâni, ce qui ouvre de façon spectaculaire un nouveau champ d'investigation dans les études de l'écriture araméenne. Le cas des espaces libres aménagés au milieu même d'un texte est particulièrement intéressant, car il montre qu'une intervention postérieure à la première rédaction d'un texte était d'emblée prévue, ce qui dénote des pratiques juridiques beaucoup plus complexes que ce que l'on imaginait.

Les récentes découvertes de Tell Shioukh Faouqâni nous imposent de reprendre l'examen des tablettes araméennes de cette époque déjà publiées, pour examiner si elles ne comportent pas des épigraphes peintes. La petitesse et la légèreté des traces de pein-



3. CARTE DU PROCHE-ORIENT (a), avec l'emplacement de la zone de sauvetage archéologique (rectangle rouge) sur l'Euphrate syrien (b). Fouilles (c) en cours de la maison de Tell Shioukh Faouqâni (Burmarina) où les tablettes ont été trouvées.



4. OBJETS DÉCOUVERTS au voisinage des tablettes. Élément de décoration de mobilier (a), sceaux appartenant probablement au propriétaire de la maison (b) et (c), brûle-parfum en basalte décoré de têtes de taureau d'inspiration néohittite (d), lame d'épée en fer (e), trois empreintes de sceaux sur la tranche d'une tablette araméenne (f), «poids-canard» de 550 grammes, mesure typique de la région (g).

Luc Bachet

ture rendent l'étude de ces documents extrêmement difficile, si bien qu'elle ne pourra être entreprise qu'avec la mise en œuvre de techniques particulières (microscopie, rayons X, etc.).

Ces archives proviennent d'une couche extrêmement riche en matériel, où coexistaient, à côté de la céramique retrouvée en quantité considérable, des objets de métal, de pierre, d'ivoire et de coquillage spécifique de l'activité commerciale exercée par le propriétaire de cette maison (poids-canards, poids en métal notamment). Tout fut retrouvé dans les décombres, écrasé sur place par les murs écroulés. La présence, parmi le matériel de cette pièce, de centaines de coquillages reste quelque peu énigmatique. Leur conservation en dehors de tous autres restes alimentaires n'incite pas à les considérer comme de simples rebuts de la consommation. Ils semblent avoir été gardés pour un usage que nous ne sommes pas, à l'heure actuelle, en mesure de préciser : décoration, broyage pour une préparation quelconque, éléments servant à la compatibilité, etc.

Nous avons aussi trouvé un poids-canard en basalte dont la masse de 0,532 kilogramme correspond peut-être à la mine de Karkemish, l'étalon de la mine officielle de l'empire étant d'un poids légèrement inférieur : ce poids témoigne de la persistance de la culture de cette ville même après sa destruction et la déportation de ses habitants en 717 av. J.-C. ; un sceau représentant une chèvre-poisson (voir la figure 4 c), créature mythologique associée au dieu Enki/Ea, connue sous le nom babylonien de *Suhurmasu*, appartient peut-être au propriétaire de la maison et possesseur des archives que nous avons dégagées. Il est inté-

ressant de constater qu'à côté de ce symbole typique du vieux fonds culturel mésopotamien du Sud se trouve le symbole lunaire, renvoyant au dieu Sin, dont le culte était dominant en Syrie du Nord et particulièrement à Haran, située à une cinquantaine de kilomètres au Nord-Est de Tell Shioukh Faouqâni. Des coquilles de murex, un récipient en basalte, un brûle-parfum décoré de protomes de taureau, et une abondante céramique de luxe, très fine, appelée *palace-ware*, ainsi que plusieurs exemplaires de céramique à glaçure, témoignent de la richesse relative du propriétaire de la maison où ils furent trouvés.

À qui imputer cette destruction ? À un raid militaire sur la petite ville de Burmarina ? À des créanciers insolvable de Se-Usni, cet homme d'affaires suffisamment riche pour prêter de l'argent à intérêt et prendre des personnes en gage ? Sans doute ne le saura-t-on jamais... mais ce dont on peut être assuré, c'est que la destruction de cette maison fut volontaire. En cas de destruction accidentelle, en effet, le propriétaire aurait récupéré son matériel professionnel et certainement ses archives, ce qui manifestement ne fut pas le cas ; probablement fut-il empêché de reprendre ce dont il avait le plus besoin. Avant ces événements, il est très probable que ces documents étaient conservés dans une grande jarre : certains fragments, en effet, furent découverts sur la paroi interne d'une jarre écrasée sur place.

Sur le plan historique, on retiendra surtout que, deux siècles après que la région eut été intégrée à l'empire assyrien, une famille pouvait faire usage, dans la rédaction de ses documents, de deux systèmes d'écriture différents. On retrouvait d'ailleurs un autre élé-

ment fondamental dans la région : celui du monde hittite, dont l'empire disparut au XII^e siècle, mais dont la culture continua de survivre au sein de petites principautés appelées néohittites. Les tablettes de Tell Shioukh Faouqâni en portent la marque sur l'iconographie des trois empreintes de cachet et de sceau-cylindre visibles sur la tranche de la tablette représentée sur la figure 1. Tous les motifs identifiables font, en fait, partie du répertoire hiéroglyphique hittite. Sur l'empreinte du centre, on perçoit parfaitement un oiseau dont l'aile se déploie à la verticale du dos de l'animal. Cette façon très particulière de représenter l'oiseau est caractéristique de l'idéogramme néohittite qui n'est autre que la notation du nom propre Nuwanda. Les deux autres empreintes pourraient être celles d'un même sceau-cylindre que l'on a appliqué sur l'argile fraîche sans le dérouler. Sur l'empreinte de gauche, il s'agit d'une tête de bœuf, également du répertoire néohittite, tout comme le motif en forme de balance visible sur celle de droite et qui n'est qu'un simple complément phonétique, le reste de la composition sans doute présent sur le cylindre n'ayant pas été imprimé.

La fouille de la pièce aux tablettes de Burmarina est pratiquement achevée, aussi sommes-nous peut-être en possession de la totalité de ces archives familiales. Il n'est cependant pas exclu que d'autres documents proviennent du dégagement des autres pièces de cette demeure. Quoi qu'il en soit, l'exploitation des textes découverts au cours de ces trois dernières années nécessitera plusieurs années de travail. Mais d'ores et déjà, la somme d'informations recueillies, croisée avec celle des témoignages assyriens, tour à tour

ennemis jurés et suzerains, met en lumière bien des aspects de la vie pratique comme du destin de ce peuple qui eut une si grande importance dans l'histoire du Proche-Orient.

Les Araméens, peuple mythique

D'origine nomade, les Araméens vécurent dans la vaste zone moyen-orientale s'étendant de la chaîne montagneuse du Zagros, frontière naturelle entre l'Iran et l'Iraq actuels, à la côte méditerranéenne et jouèrent un rôle politique considérable entre le IX^e et le VI^e siècle av. J.-C. Les Assyriens, qui conquièrent pendant cette période la totalité de cette zone, et auxquels les Araméens donnèrent à maintes reprises du fil à retordre, en ont parlé d'abondance. Sargon II (721-705 av. J.-C.), le grand roi assyrien, dresse un portrait quelque peu terrifiant de ses ennemis.

«Le sentier qui mène [...] à Babylonie, le haut lieu de l'Enlil des dieux, était alors inaccessible ; son chemin était inapte aux déplacements [...] ; ses routes étaient toutes couvertes de plantes épineuses, de chardons et de buissons touffus ; lions et chacals s'y ralliaient et y gambadaient comme des agneaux. Araméens et Sutéens qui vivent sous la tente, fugitifs criminels, engeance de brigands, campaient dans la steppe et l'interdisaient aux passants. Quant aux endroits cultivés [...], leurs champs n'avaient plus ni rigoles ni sillons ; ils étaient couverts de toiles d'araignées. Les terres fertiles s'étaient changées en terrains vagues. Plus de chants de moissonneurs dans les champs ; le grain n'y avait plus sa place. Je coupai les buissons touffus et je brûlai épines et chardons. Avec mes armes j'abattis les Araméens, ces fils de brigands ; je fis un massacre de lions et de loups.»

Le trait est sans doute forcé, comme toujours dans l'expression officielle du pouvoir impérial assyrien, qui fait des Araméens l'archétype du peuple fougueux, vindicatif et conquérant. À ces attributs s'ajoute l'aura de leur langue par

av. J.-C., dans tout le Moyen-Orient, puis de l'empire perse ; elle fut surtout l'une de celles des textes bibliques. Aussi les Araméens nous apparaissent-ils comme un peuple mythique. Impression d'autant plus marquante que peu de données matérielles sur leur mode de vie nous sont parvenues. Image singulière et forte dont l'effet est sans doute accentué par tout ce que le mode de vie des nomades peut avoir d'inhabituel ou de fascinant pour nous, «civilisés» depuis des millénaires, organisés pour vivre en sédentaires. Les Araméens n'ont jamais constitué une entité politique, unique et cohérente. Vivant au sein de multiples tribus, ils n'ont pu établir leur suprématie que momentanément et sur des territoires limités, même lorsqu'ils ont fini par constituer une série de petits États. Ils n'en ont pas moins, nous le verrons, laissé une trace profonde dans l'histoire.

L'histoire des Araméens

L'existence des Araméens est attestée dès le milieu du III^e millénaire av. J.-C. en Mésopotamie. Pourtant, il ne s'agit encore que de rares mentions. Le toponyme d'Aramki (pays d'Aram), mentionné dans un texte de la III^e dynastie d'Ur, apparaît aussi au début du II^e millénaire av. J.-C. dans les textes de Mari et d'Alalah. Mais les Araméens ne font leur entrée dans l'histoire en

tant que réelle puissance qu'à partir du XII^e siècle av. J.-C. Cette émergence se produit dans un contexte que les historiens qualifient d'«âge sombre», car il correspond à l'affaiblissement des grands États, confrontés à de graves problèmes internes. De vastes mouvements de populations affectent l'ensemble du Moyen-Orient et mettent à mal les anciennes puissances.

Au cours des premières années du règne de Tiglath-Phalazar I^{er} (1115-1076) apparaissent les premières mentions d'un rôle marquant des Araméens. Durant la quatrième année de son règne, le roi assyrien conduit une campagne contre les Araméens (désignés alors par le terme Akhlamu-araméens) dans le désert de Suhu, c'est-à-dire dans la région de Mari et jusqu'à Karkemish. Le roi dit avoir traversé l'Euphrate, pour poursuivre les Araméens, à 28 reprises. Cela ne suffit pas à lever la pression qu'ils continuèrent à exercer jusqu'à la fin de son règne. Les assauts massifs des Araméens sur la Babylonie et l'Assyrie, auxquels s'ajoutèrent les famines consécutives à des récoltes désastreuses, affaiblirent tant l'Assyrie que Tiglath-Phalazar dut battre en retraite à Kalamahu. La lutte continue qui opposa Assyriens et Araméens est décrite sur l'«obélisque cassé», d'Assur-Bel-Kala (1073-1056 av. J.-C.). Pour le X^e siècle avant notre ère, nous n'avons que les relations de Salmanazar III, postérieures d'environ un demi-siècle aux événements qu'elles décrivent et qui se seraient déroulés sous le règne d'Assur-Rabi II (1012-972). Il ne s'agit rien moins que de la prise par les Assyriens des cités de Pitru, Mutkinu, sur la grande boucle de l'Euphrate.

Salmanazar nous conte également les campagnes qu'il mena lui-même contre les Araméens dans cette même région. Après les batailles contre Ahuni à Til Barsip, puis à Burmarina, la lutte se poursuivit sous le règne du roi Assur Dan (934-912) qui, bien sûr, ne se priva guère de faire état de ses succès militaires. Il semblerait pourtant que les victoires les plus décisives furent remportées par Adad-Nirari (810-783). Il convient, par



5. SUR CETTE FRESQUE (au musée du Louvre), le scribe de gauche note sur un parchemin un texte en araméen, alors que celui de droite écrit sur une tablette d'argile un texte en cunéiforme assyrien.

ailleurs, de signaler que c'est à cette époque seulement que l'on peut faire état de véritables entités politiques araméennes en Syrie du Nord et que des documents strictement issus de leur société apparaissent.

Les États araméens de Syrie du Nord

Le Bît Adini correspond à une région d'importance stratégique considérable, puisqu'elle comprend le Moyen-Euphrate, frontière actuelle entre la zone côtière et la Djezireh syrienne, mais aussi voie de communication vers le plateau anatolien. Son territoire a pu s'étendre à l'Est jusqu'au Balikh. Dans cette zone, la présence araméenne se superpose à une population imprégnée de culture hittite. L'effondrement de l'empire hittite au XII^e siècle avait laissé place à de petits États dits néohittites, dont la marque est visible dans tout le Bît Adini, à Bur-marina, mais aussi à Til Barsip, où les archéologues ont retrouvé des inscriptions néohittites. Après cela, l'intégration de cette cité en une sorte de confédération araméenne dirigée par Akhuni fut peut-être à l'origine de la détermination assyrienne d'en finir avec ceux qu'ils considéraient être un obstacle majeur à leur progression vers l'Ouest.

Cette constellation de petits États araméens peut faire penser au modèle bien connu des « cités-États ». Or leur genèse montre que les Araméens s'organisèrent de façon bien différente. Les cités-États, comme leur nom l'indique, étaient essentiellement des centres urbains contrôlant les territoires situés à proximité immédiate de la ville, mais guère plus. Les dynastes araméens, en revanche, s'efforcèrent toujours d'étendre leur influence politique au-delà de leur cité et de former de véritables royaumes. Ils réussirent parfois à y intégrer plusieurs villes royales, des villes fortifiées comme de plus modestes agglomérations, bourgs ou villages. Souvenons-nous des coalitions organisées par Akhuni dans le Bît Adini et celui d'Arne, du Bît Agushi sous Salmanazar III. Si elle se réalisa avec des fortunes diverses, la tendance à l'unification semble avoir été une constante des États araméens.

La recherche d'une prise de contrôle de territoires toujours plus vastes eut pour conséquence inévitable la néces-

sité d'intégrer au royaume des populations d'origines très différentes. Dès lors, le royaume était fondé sur le principe de la territorialité, bien plus que sur celui de l'ethnie. Cependant le trait marquant du monde araméen est que tous ces royaumes restaient profondément imprégnés des valeurs et du mode de vie des sociétés tribales dont ils étaient issus.

Cela n'a pas empêché l'installation de royautés héréditaires fortes. Ce mode institutionnel semble s'être peu à peu établi dans tous les États araméens qui nous sont connus (Guzana, Samal, Arpas, Hamad et Damas). Les souverains disent souvent régner sur le trône de leur père. « Hadad-yis'i roi de Guzana, fils de Shamash-nari roi de Guzana... [l']a érigée et [la lui a] offerte... » (ligne 6 et sq. du texte araméen de la statue de Tell Fekhéryé).

Comme on peut aisément l'imaginer, le caractère héréditaire de la royauté ne s'imposa pas d'un seul coup. Un long processus de maturation lui fut nécessaire, comme le laisse bien percevoir la vie des rois du IX^e siècle av. J.-C. Ainsi Ahuni, qui mit un certain temps à unifier le Bît Adini, ne mentionne-t-il jamais ses prédécesseurs. De toute évidence, son royaume se constitua à partir d'éléments plus ou moins autonomes, des tribus, des petites principautés urbaines. Le roi n'en était pas moins l'objet d'une véritable glorification. Dans l'iconographie, il est abon-

damment représenté dans l'exercice de ses fonctions religieuses ou guerrières, ou encore à la chasse, l'autre façon de symboliser sa puissance et sa domination sur la totalité de l'univers. Le thème de la chasse au lion ou au taureau, si magnifiquement traité sur les reliefs néo-assyriens de Nimroud ou de Ninive, les deux capitales de l'empire assyrien, actuellement en Iraq du Nord, l'est également à Sakce-Gözu.

Une jeune fille vaut un mouton

Malgré leur nombre limité, les textes donnent parfois des indications très précises sur la valeur des biens de toutes sortes et sur les structures sociales : ainsi la tablette de Tell Shioukh Faouqâni, présentée ici, indique-t-elle qu'un homme pouvait être placé en gage pour quelques dizaines de grammes d'argent. Une inscription de Kulamuwa (roi du Bît Adini) nous apprend que l'issue favorable du conflit qui l'opposa à Adana fit baisser le prix des esclaves. On y note qu'on pouvait acquérir une jeune fille au prix d'un mouton et un homme à celui d'un habit ! Il est clair que la royauté évolua beaucoup avec le temps et ne put s'exercer de la même manière avant et après la conquête assyrienne. On sait, en effet, que les grands rois assyriens soumettaient les souverains dont ils avaient conquis les terres à un tri-



6. ÉCHANTILLONS DU MATÉRIEL DÉCOUVERT AVEC LES TABLETTES. Trois poids-canards (flèches bleues) étaient utilisés par le commerçant et les coquillages (flèche rouge) peut-être employés comme jetons pour la comptabilité. On a rassemblé aussi un lot de tablettes (flèche verte), des vases émaillés (flèches blanches) et un support de jarre (flèche jaune).

Luc Bachelot

but. Malgré leur soumission aux conquérants, les rois araméens tentaient de conserver leur titre. Dans les textes araméens et assyriens relatant les mêmes événements, le roi soumis n'est appelé que «gouverneur» dans la version assyrienne, alors que, dans la version araméenne, il est toujours gratifié du terme de roi. Comme à toutes les époques, les relations entre la puissance conquérante et ceux qui s'y trouvaient soumis apparaissent très contrastées. Certains princes araméens résistèrent, d'autres s'accommodèrent de la situation nouvelle, collaborèrent franchement et tirèrent de cette attitude d'importants avantages. Bar-Rakib, par exemple, roi du Bit Gabbari, fait part d'une joie non dissimulée d'avoir pu «courir – dit le texte – à la roue du char de son seigneur, le roi d'Assur» (Tiglat-Phalazar III, 744-727 av. J.-C.). S'agissait-il d'un honneur accordé à l'Araméen : celui de pouvoir mener son propre char au côté même de celui du Grand Roi, comme l'ont pensé certains spécialistes, ou au contraire, pour d'autres, d'un acte de totale allégeance, le prince devant courir à pied à côté de l'attelage royal, situation apparemment fort peu gratifiante ? La question n'a pas été tranchée, mais on reconnaîtra que, dans les deux cas, Bar-Rakib entretenait avec son conquérant des rapports d'obédience.

Bar-Rakib, comme l'indique l'inscription qu'il fit graver sur la statue de Pananuwa, fils de Bar-Sur, mentionne des déportations qu'il ordonna lui-même pour le compte des Assyriens. Cependant, quels que fussent les bons offices et le zèle des rois soumis, les conquérants avaient la main lourde. Après la destruction et les pillages systématiques qui accompagnaient la conquête, le pays continuait d'être fortement taxé. À cette contribution économique forcée, s'ajoutait l'obligation de fournir des hommes pour l'armée impériale, sans compter les multitudes d'hommes, de femmes et d'enfants, déportées à des centaines de kilomètres pour servir de main-d'œuvre, main-d'œuvre affectée aux

chantiers des constructions somptueuses que les souverains faisaient bâtir en Assyrie même.

La hiérarchie sociale

Elle évolua bien sûr considérablement avec le temps. Il est vraisemblable qu'à ses débuts la société araméenne était, nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, formée de tribus : organisation plus égalitaire que celle des sociétés sédentarisées depuis longtemps et s'étant constituées en États nécessairement très hiérarchisés. Assez rapidement toutefois, ces sociétés se



7. Noble dame occupée à filer (stèle de basalte du IX^e siècle provenant de Maras).

structurent, reprenant plus ou moins le modèle d'organisation des sociétés étatiques de l'Âge du bronze qui les avaient précédées.

La famille araméenne est de toute évidence patriarcale. La cellule familiale se présente avant tout sous les traits de la maison du père, comme c'était le cas dans les sociétés contemporaines du même type : Israël et Juda. L'auteur d'un document connu sous le nom de «Proverbes d'Ahiqar» des-

tine ces maximes, selon ses propres termes, à «mon fils». L'autorité paternelle y apparaît incontournable et intransigeante : un père doit enseigner, fût-ce par les châtiments corporels, l'obéissance à son fils. Méthode forte et radicale qui, dans le texte, est étendue aux relations entre un maître et ses serviteurs. On peut obtenir, bien qu'indirectement, d'intéressantes informations sur la structure familiale, à partir d'autres documents, notamment des cadastres de la région d'Haran (en Turquie, tout près de la frontière avec la Syrie). Ils donnent le recensement des travailleurs agricoles au service des grands propriétaires terriens. Le patriarcat et, d'une façon plus générale, la primauté accordée aux hommes y sont patents. Ainsi le texte énumère-t-il d'abord tous les hommes, pères et fils, et ensuite seulement les femmes, mères et filles ou parfois encore la mère du père de famille, voire ses sœurs non mariées. Trait remarquable et significatif de cette littérature : seuls les hommes sont appelés par leur nom, les femmes restant dans un total anonymat. La prééminence des hommes se manifeste encore par le fait que le ou les métiers du chef de famille sont précisément notés, alors que jamais aucune activité professionnelle n'est mentionnée pour les femmes.

La condition des femmes

L'archéologie complète heureusement la pauvreté de l'information livrée par les textes. À travers elle, la vie quotidienne des femmes sort un peu de l'ombre, car les quelques exemplaires de correspondance et les proverbes qui sont à peu près les seules sources littéraires que l'on puisse convoquer sont peu prolixes sur le sujet. Dans les correspondances, il n'existe presque aucune information sur la condition des femmes. Quant aux proverbes, ils sont également peu prolixes sur le sujet ; on y constate cependant qu'hommes et femmes étaient justiciables des mêmes honneurs quand ils étaient parents. Notons que, si les textes cadastraux de Haran ignorent presque

totale­ment le rôle des femmes, des documents néo-assyriens mentionnent des musiciennes araméennes. Indication intéressante, mais qui renvoie malgré tout à une situation exceptionnelle. En revanche, l'ensemble des tâches liées à la confection des tissus – filage, tissage, etc. – semble avoir tenu un rôle important dans la vie des femmes. Les données textuelles en font état, mais c'est surtout l'archéologie qui fournit les plus abondants témoignages de cette activité féminine.

L'iconographie représente fréquemment des femmes en train de filer. La production de ces images, statues et bas-reliefs, fort coûteuse, n'aurait jamais été entreprise pour la représentation de scènes auxquelles on n'attachait pas une importance particulière. Une stèle néohittite de Maras, dans l'ancienne Gurgum, montre une femme assise, vêtue d'un long manteau à bordure brodée et portant sur la tête un bandeau décoré de fleurs, qui tient dans la main gauche un fuseau et dans la droite le fil qu'elle tire (*voir la figure 7*). Comment, en prenant en considération la valeur symbolique attachée à ce travail auquel devaient s'adonner toutes les femmes, comment ne pas évoquer les figures d'Hélène et de Pénélope? On retrouve, par ailleurs, dans les niveaux d'habitat de tous les sites du Moyen-Orient des quantités considérables de fusaïoles en terre crue ou cuite et souvent des poids qui font partie de métiers à tisser. Ceux-ci, hélas, ont le plus souvent disparu, le bois dont ils étaient faits ayant généralement pourri avant d'être exhumé par les archéologues.

On comprend bien que le tissage était, comme dans toutes les sociétés traditionnelles, une activité essentielle de la maison. Le texte bilingue de Karatepe (qui présente une version en akkadien et l'autre en araméen) nous montre que la sécurité pour un pays était même symbolisée par la liberté dont pouvait jouir une femme de se déplacer où elle le désirait en tenant un fuseau à la main.

Les métiers des araméens

Habitant des agglomérations parfois importantes, les Araméens exerçaient de multiples métiers, mais, en ces temps agités, la guerre occupait un temps considérable dans la vie des hommes. Si nous disposons d'une relative abondance d'informations pour

tout ce qui touche au domaine militaire, peu d'éléments sur les autres métiers exercés par les Araméens sont exploitables. Les textes araméens nous renseignent surtout sur les personnages attachés à la cour ou à la haute administration. Indépendamment de ceux qui étaient contraints à ce travail forcé, les Araméens se répartissaient en deux grandes catégories imposées par les conditions géoclimatiques : celle des agriculteurs et celle des éleveurs. Dans les zones du Nord et de l'Ouest de la Mésopotamie, comme celles du Hanigalbat, du Haut-Khabour, du Balikh ou de la vallée de l'Oronte, le niveau de précipitation des pluies était suffisant pour permettre une agriculture non irriguée. On cultivait donc sur ces terres bien arrosées des céréales, du blé, mais surtout de l'orge et même des plantes légumineuses. Si le propriétaire de la maison de Tell Shioukh Faouqâni tirait profit de l'usure, il cultivait également des céréales, puisqu'il est stipulé dans le contrat ici présenté (*voir la figure 1*) que la participation aux moissons pouvait lever une dette d'argent! Par ailleurs, les tribus araméennes se trouvant en bordure du désert syrien nomadisaient toujours et pratiquaient l'élevage.

L'important commerce des tissus

Outre les denrées ou les produits déjà évoqués, les tissus faisaient également l'objet d'un commerce important. Les étoffes de fibres végétales existaient dans toute la Mésopotamie et étaient utilisées par toutes les couches de la population. Le lin, en revanche, ne pouvait se trouver que parmi les classes fortunées. Les royaumes araméens de l'Ouest, qui prisait beaucoup le lin finement tissé, identique à celui que les Égyptiens appelaient le «lin des rois», durent satisfaire régulièrement les exigences des Assyriens, qui n'appréciaient pas moins qu'eux la qualité de ce produit et se disaient «avides de tissus de lin à frange multicolore». Dans son cours supérieur au moins, l'Euphrate constitua un axe commercial important. Outre sa latitude qui le situe au carrefour de la zone côtière, de la Djézireh syrienne et du plateau anatolien, c'est à son établissement sur les rives du grand fleuve que Karkemish dut sa prospérité. Bien qu'habitant sou-

vent des zones dépourvues de matières premières, les Araméens n'en ont pas moins contribué largement à la prospérité des régions où ils se trouvaient. Artisans habiles, remarquables éleveurs, ils prirent une part importante dans l'échange et la circulation des produits de toutes sortes, dans l'ensemble gigantesque constitué par la zone où ils s'étaient répandus. Les données de Tell Shioukh en témoignent largement.

Mais l'héritage que laissèrent les Araméens dépasse largement le domaine économique, et son importance mythique est liée à l'écriture d'une partie des textes bibliques. Enfin, la destinée du peuple araméen est emblématique, dans la mesure où elle illustre la confrontation entre nomades et sédentaires qui a scandé toute l'histoire du Moyen-Orient.

Les textes de Tell Shioukh Faouqâni/Burmarina, encore à l'étude, n'ont pas fini de livrer tous leurs secrets... De plus, cette source d'information considérable, qui sera peut-être de nouveau alimentée par les découvertes des prochaines campagnes de fouilles, apportera-t-elle une touche plus précise au tableau que nous pouvons dresser des Araméens. Il est grand temps (*voir la carte de la figure 3*), car si, en raison de sa position géographique, Tell Shioukh peut échapper aux eaux du nouveau lac artificiel qui inondera très prochainement la région, d'autres sites majeurs pour l'histoire des Araméens, comme Tell Ahmar/Til Barsip disparaîtront à jamais.

La mission archéologique de Tell Shioukh Faouqâni a été menée par le Groupe international de recherches archéologiques, composé d'archéologues, d'historiens et de spécialistes de l'environnement, syriens, italiens et français, dirigé par Luc Bachelot (chercheur au CNRS) et Frederick Mario Fales (professeur à l'Université d'Udine, Italie).

P. E. DION, *Les Araméens à l'Âge du fer : histoire politique et structure sociale*, Librairie J. Gabalda, Paris, 1997.

Syrie, mémoire et civilisation, Cluzand éditeur, Paris, 1992.

F. M. FALLES, Luc BACHELOT et Ezio ATTARDO, *An Aramaic Tablet from Tell Shioukh Fawqani, Syria*. Semitica, 46.

Dissections et métamorphoses

IAN STEWART

Les anciennes et les nouvelles techniques de dissection d'une figure.



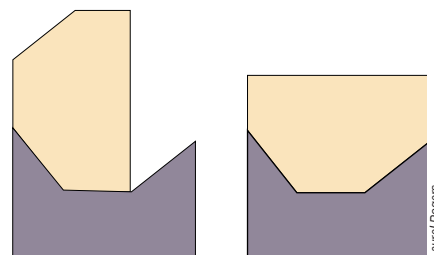
Au début de leurs carrières, l'Américain Sam Loyd et l'anglais Henry Ernest Dudeney collaborèrent à une chronique régulière de récréations mathématiques, pour le magazine *Titbits* (Amuse-gueules). Loyd énonçait les problèmes et Dudeney, sous le pseudonyme de «Sphinx», écrivait les commentaires mathématiques et décernait les prix. Cette collaboration tourna court et les deux hommes cessèrent de collaborer. Ils créèrent alors une industrie des jeux mathématiques de chaque

côté de l'Atlantique, soulevant des questions mathématiques dans le cadre d'histoires qu'ils pensaient amusantes, et qui l'étaient parfois.

Un exemple typique de leur travail est le problème de la chaise à porteurs de Loyd. La question mathématique est : comment découper une telle chaise en le plus petit nombre possible de morceaux pour qu'ils soient redisposables selon un carré ; Loyd l'évoquait dans un conte où la chaise à porteurs d'une jeune dame se repliait pour protéger ses occupants de la pluie.

Les problèmes de ce type sont des *dissections*. Un excellent ouvrage sur ce thème consacré sera bientôt publié sous le titre *Dissections : Plane and Fancy*, par Grey Frederickson (Cambridge University Press).

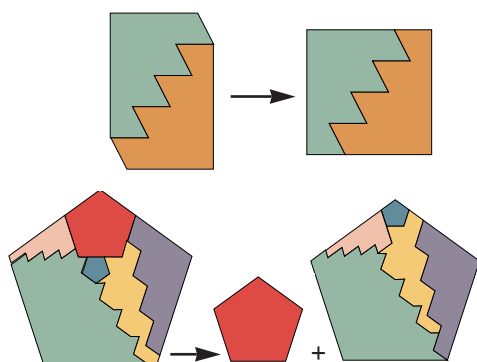
L'invariant mathématique conservé par les dissections est l'aire. Lorsqu'une figure est découpée et que ses morceaux sont réarrangés, l'aire totale ne change pas. En fait, de profondes questions mathématiques se cachent sous cette proposition d'apparence évidente. Étrangement, elle n'est pas vraie à trois dimen-



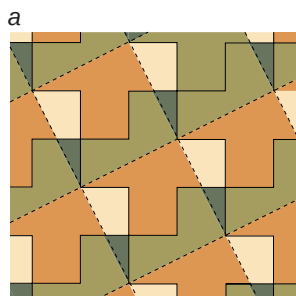
1. Le puzzle de la chaise à porteurs et sa solution.

sions quand les «parties» sont suffisamment complexes. Dans le célèbre paradoxe de Banach-Tarski, une sphère pleine est «découpée» en six morceaux qui peuvent être réassemblés pour former deux sphères pleines de même rayon que la sphère originelle. Les mathématiciens Stefan Banach et Alfred Tarski prouvèrent ce théorème en 1924. Le résultat, logiquement indiscutable, semble si étrange qu'un paradoxe s'y dissimule.

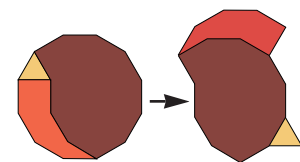
Comment le volume peut-il doubler par réarrangement des parties ? L'artifice consiste à utiliser des pièces si complexes que justement elles... n'ont pas de volume ; elles ressemblent plus à des



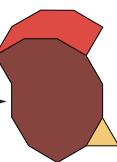
2. Les escaliers inspirent des dissections.



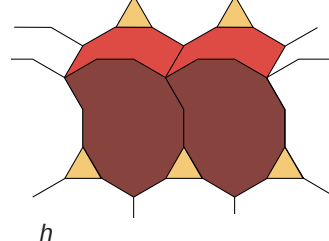
c



d

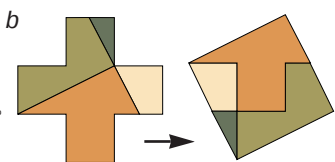


e

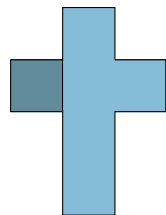


3. Les pavages du plan permettent de «lire» des dissections : on voit comment la croix grecque est réarrangée en carré (a et b). Plus compliqué : un dodécagone (c) peut être découpé et réarrangé en la forme (d) qui pave le plan (e), tout comme la croix (f et g). Superposant les deux pavages (h), on lit une dissection du dodécagone en une croix (i).

b



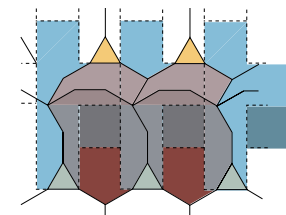
f



g



h



i

